

FRANCE MARTINEAU & MARCEL BÉNÉTEAU **INCURSION DANS LE DÉTROIT. JOURNALLE COMMANSÉ LE 29 OCTOBRE 1765 POUR LE VOIAGE QUE JE FAIS AU MIS A MIS 2010**, PRESSES DE L'UNIVERSITÉ LAVAL (CANADA), COLLECTION *LES VOIES DU FRANÇAIS*, 136 PAGES COMPTE RENDU PAR FRANÇOISE GADET (UNIVERSITÉ PARIS-UEST NANTERRE LA DÉFENSE)

Éditions de la Maison des sciences de l'homme | « [Langage et société](#) »

2011/1 n° 135 | pages 111 à 112

ISSN 0181-4095

ISBN 9782735113200

Article disponible en ligne à l'adresse :

<https://www.cairn.info/revue-langage-et-societe-2011-1-page-111.htm>

Pour citer cet article :

« France MARTINEAU & Marcel BÉNÉTEAU **Incursion dans le Détroit. Journalle Commansé le 29 octobre 1765 pour le voyage que je fais au Mis a Mis 2010**, Presses de l'Université Laval (Canada), Collection *Les voies du français*, 136 pages Compte rendu par Françoise Gadet (Université Paris-Ouest Nanterre la Défense) », *Langage et société* 2011/1 (n° 135), p. 111-112.

Distribution électronique Cairn.info pour Éditions de la Maison des sciences de l'homme.

© Éditions de la Maison des sciences de l'homme. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

Claire BLANCHE-BENVENISTE

Le français: Usages de la langue parlée

2010, Leuven, Peeters, 176 p.

Compte rendu de Paul Cappeau (Université de Poitiers)

La disparition de Claire Blanche-Benveniste a bien évidemment assombri la lecture de ce livre, qui est pourtant une totale réussite. Il est douloureux pour un de ses anciens étudiants, d'avoir à chroniquer son ultime ouvrage. Le livre est toutefois d'une qualité rare et on peut donc souhaiter qu'il trouve un large public. Il prend place dans la collection « Les langues du monde », qui impose un certain nombre de contraintes dans l'organisation du volume et dans la maquette. Passons vite sur cette dernière qui, pour de probables raisons budgétaires, conduit à des pages souvent trop denses. Le livre se divise en quatre parties d'importance très inégale : les parties les plus développées sont celles sur lesquelles le travail de l'auteur est depuis longtemps reconnu.

Une première partie de 12 pages (*Description externe*) est un rapide survol de la place du français dans le monde, de certaines institutions et de quelques éléments d'histoire. Cette partie constitue plus un aide-mémoire ou un inventaire d'informations qui ne sont qu'évoquées. La deuxième partie (*Description interne*) occupe l'essentiel de l'ouvrage. On trouve d'abord un chapitre sur la phonétique et la phonologie, qui avec le concours de Philippe Martin pour la prosodie, présente de nombreuses informations utiles telles que la structure syllabique ou le phénomène de re-syllabation. La partie sur la prosodie permet d'illustrer les liens avec la syntaxe.

Dans le chapitre sur la morphologie déjà plus conséquent (30 pages), l'auteur présente des analyses qu'elle avait développées antérieurement mais qui n'avaient jamais été publiées. Ces pages rassemblent des descriptions détaillées, accessibles et originales dont on est heureux qu'elles puissent être partagées. L'auteur y apporte des faits précieux sur la langue orale et détaille les importants décalages entre la langue orale et la langue écrite. Ainsi, sur le nombre (p. 54 à 58) elle précise comment il est marqué et

indique les procédés de compensation réalisés par les locuteurs, tels qu'une fausse liaison en [z] comme dans *des non [z] entendants*, ou l'évolution de certaines tournures syntaxiques: ainsi la suite [*de + adjectif + nom*] s'est spécialisée dans la valeur de pluriel (*de petites rues*). En quelques pages, c'est une vision large du système du pluriel qui est fournie au lecteur. Sur chacun des points traités dans ce chapitre, on pourrait reprendre les mêmes commentaires: les analyses regroupent des phénomènes de divers niveaux et offrent un panorama très riche des points de langue traités. Le lecteur verra, bien souvent, sa vision transformée, renouvelée. La description sur la morphologie verbale est susceptible de rendre de grands services pour l'enseignement. Comme dans le chapitre précédent, l'auteur s'appuie sur des extraits (ou des exemples plus courts) tirés de corpus pour illustrer ses démonstrations, et parsème son texte d'informations inédites (par exemple, quels sont les quelques verbes qui se rencontrent avec le clitique postposé *je*, etc.).

Pour le chapitre sur la syntaxe, domaine auquel l'auteur a consacré la plus large part de son activité et dans lequel elle a publié de très nombreux articles et plusieurs ouvrages, on pouvait craindre que cette nouvelle publication ne soit qu'une compilation de ses recherches antérieures. Ce préjugé ne résiste pas à la lecture du chapitre qui, tout au contraire, se révèle le plus enrichissant du volume. Claire Blanche-Benveniste nous livre à la fois une synthèse stimulante (bien souvent avec des angles originaux) mais surtout elle ouvre de nombreuses pistes. On est donc loin d'un bilan qui aurait figé la pensée et les descriptions de l'auteur. Ce livre parvient, de fait, à trouver un positionnement rare, à mi-chemin entre une description accessible à un large public de la langue française (et plus spécifiquement du français parlé) et un ouvrage de recherche. C'est un point d'aboutissement de toute une réflexion dans laquelle l'auteur intègre les relations entre lexique et grammaire, l'importance des types de discours (et le fait par exemple que le français parlé inclut des usages professionnels, formels, familiers, etc. rappelant encore et toujours que la réduction de la langue parlée à la conversation est erronée), certains faits de fréquence tirés des corpus, etc. L'une des originalités, déjà soulignée dans la partie précédente, est le regroupement de faits souvent dissociés. L'auteur, en les rassemblant, apporte un nouvel éclairage à la description. C'est le cas aux pages 131 à 136 où le rapprochement des structures en *c'est, il y a* et *j'ai fait* émerge leurs points communs et leurs différences. Bien souvent, sous le disparate se cache un système que l'auteur nous donne à voir. L'appui sur des corpus constitue un apport original sur les usages de la langue. La partie sur les faits de valence (p.136-145) montre

les structures attestées, les sélections syntaxiques ou lexicales opérées et laisse entrevoir ce qu'une grammaire des usages pourrait apporter à notre connaissance du français.

Le chapitre suivant intitulé *l'étude des énoncés* présente un cadre d'analyse différent, qui englobe des indices morphologiques, syntaxiques, prosodiques, etc. C'est ce que l'on désigne aussi comme une approche macro-syntaxique (le terme est utilisé dans l'introduction de cette partie mais n'a pas été retenu pour le titre). On remarque à ce propos le souci, constant dans ce livre, de recourir à une terminologie peu marquée par une école particulière (ainsi le terme d'*associé*, propre à l'auteur, est quasi absent), les termes partagés par de nombreux linguistes (*verbe support*, *classifieur*, *lourd/léger*...) étant privilégiés. Ce choix est parfois déroutant puisque certains termes sont repris mais n'ont pas toujours leur sens technique (c'est ce qui est dit de l'emploi de *verbe support*, p. 87). On voit bien que ce qui a primé ici est le souhait d'être accessible, de mettre en avant des analyses convaincantes plus que de défendre un courant particulier. Cette partie est particulièrement réussie : on y mesure l'intérêt qu'une syntaxe non catégorielle présente pour comprendre l'organisation des énoncés oraux. Les exemples sont nombreux, bien choisis, convaincants et illustrent des types de regroupements fréquents (comme les effets de symétrie ou les corrélations) ainsi que des combinaisons récurrentes de séquences macro-syntaxiques. Le recours à des exemples attestés (quelquefois les références auraient pu être plus précises) et à des corpus permet de lutter contre les préjugés toujours nombreux (comme le fait que le modèle souvent utilisé dans les grammaires *merveilleux ce film* est peu attesté, p. 186), et que c'est une autre configuration moins souvent décrite telle que *le lendemain bombe* qui se rencontre). Ce chapitre donne les clés essentielles qui permettent d'analyser des énoncés dans lesquels les liens entre constituants ne se calculent pas en terme de dépendance syntaxique.

La partie suivante (*Textes*) esquisse en 12 pages des analyses sur des passages plus longs. Cela permet de rappeler l'importance des phénomènes d'ajustement de la formulation et la place que tiennent les commentaires dans les échanges. Le mérite de ces quelques pages est de montrer qu'un commentaire syntaxique reste pertinent même dans les phases de mise au point, de retouches. La technique si efficace de la mise en grille est illustrée de façon très (trop?) allusive à travers un exemple (p. 205). Enfin, l'ouvrage comporte un court chapitre (*Lexique*) composé, pour l'essentiel, de tableaux. Une bibliographie limitée à 4 pages ainsi qu'un index viennent compléter le livre. La rédaction est, comme toujours chez l'auteur, d'une grande clarté et évite tout jargon.

Si par force, il faut envisager ce livre comme la conclusion d'une vie de recherches consacrées au français parlé, on doit aussi le considérer comme le support de réflexions stimulantes que toute personne (chercheur ou non) intéressée par le français gagnera à lire et à relire. Espérons que l'éditeur assurera à cet ouvrage la visibilité qu'il mérite.

Bernard COLOMBAT, Jean-Marie FOURNIER, Christian PUECH

Histoire des idées sur le langage et les langues

Klincksieck, 2010, 280 pages.

Compte rendu par Dominique Maingueneau (université de Créteil)

Ce livre constitue une introduction à un domaine qui en France n'a cessé de s'enrichir depuis les années 1970, en particulier avec la fondation en 1978 de la « Société d'Histoire et d'Épistémologie des Sciences du Langage », qui publie la revue *Histoire, Épistémologie, Langage*. On y retrouve une des grandes constantes de la tradition française qui associe étroitement histoire et réflexion épistémologique. Les trois auteurs sont d'ailleurs membres de la même équipe de recherche (« Histoire des théories linguistiques »), qui s'inscrit dans un horizon théorique commun; cela donne à l'ouvrage une réelle unité, qui est référée aux travaux de Sylvain Auroux: « cet ouvrage doit à Sylvain Auroux, à qui nous le dédions, son orientation générale. Il tire une grande partie de sa substance des travaux collectifs menés dans l'UMR 7597 » (p. 10). Le livre est complété par des « repères chronologiques » qui précisent les dates des principaux auteurs cités et leurs œuvres majeures. Une riche bibliographie clôture le tout.

La particularité la plus visible de ce livre est sa présentation. Comme il s'inscrit dans une collection intitulée « 50 questions », il est organisé comme une série de 50 exposés numérotés qui constituent des réponses à des questions qui les précèdent. En fait, ce dispositif est bien souvent un artifice de présentation. Certes, on peut aisément imaginer qu'un esprit curieux se demande « comment naît la réflexion sur le langage en Grèce ancienne » (question 15, p. 70); mais la plupart des questions posées ne correspondent nullement à des questions que pourrait se poser un néophyte, comme c'est l'usage dans les ouvrages de vulgarisation. Le libellé de nombreuses questions présuppose la connaissance de la réponse, ou au moins de la problématique abordée. On n'imagine pas un néophyte se demander par exemple « Comment la traduction/adaptation de Donat (grammaire latine du IV^e siècle) en vint-elle à constituer l'atelier

(la fabrique) des premières grammaires des vernaculaires? » (question 26, p. 119), ou encore « Qu'y a-t-il de général dans la théorie de la détermination à Port-Royal? » (question 36, p. 158). Beaucoup de ces questions sont des titres qui résument le contenu de chapitres.

Pour éviter une présentation émiettée, peu compatible avec un exposé systématique, les auteurs ont divisé l'ouvrage en six sections : « Les enjeux de la rétrospection », « La dimension anthropologique des savoirs sur la langue et le langage », « Naissance des problématiques », « La description des langues du monde », « Généralité/diversité/historicité », « La constitution de la linguistique comme discipline », à quoi s'ajoute une « conclusion » constituée elle-même de deux questions. Ce regroupement des questions en quelques grandes parties donne parfois des résultats inattendus. C'est ainsi que dans la première, après s'être demandé « Comment fait-on de l'histoire des idées linguistiques? », puis « Quels usages peut-on faire de l'histoire des idées linguistiques? » le lecteur est invité à se demander « Quelles ont été historiquement les réceptions de la *Grammaire générale et raisonnée*? ». Manifestement, on change ici de registre.

Si on laisse de côté les difficultés que soulève inévitablement ce type de présentation, il s'agit là d'une très bonne introduction à une épistémologie historique de la linguistique. La collection « 50 questions » vise à publier des textes « qui ont la double ambition d'être de véritables essais en même temps que des instruments d'information et de réflexion ». On peut dire que ce livre correspond parfaitement à cet objectif. Il vient même combler une lacune en la matière. On peut difficilement mettre directement dans les mains d'un débutant les trois volumes de *l'Histoire des idées linguistiques* (Mardaga, 1989-2000), qui rassemblent les contributions de spécialistes. Quant aux excellents ouvrages d'Auroux, en particulier sa *Révolution technologique de la grammatisation* (1994), en dépit de leur clarté ils adoptent une perspective avant tout épistémologique. L'intérêt de l'ouvrage que présentent Colombat, Fournier et Puech est de réussir à intégrer une réflexion d'ordre épistémologique à une histoire relativement complète et richement illustrée. C'est d'ailleurs ce que montre le plan de l'ouvrage, qui part de considérations sur les conditions d'une histoire des sciences avant de déployer les étapes majeures de la réflexion de l'Occident sur le langage.

On aurait pu craindre que l'existence de trois auteurs et la diversité des sujets abordés ne nuisent à l'unité du livre. Il n'en est rien. C'est l'une des grandes qualités de ce texte que le lecteur ne perçoive pas de différence majeure entre les contributions des auteurs, qui ne sont pas

signées. L'exposé s'efforce constamment d'être clair sans pour autant renoncer à être rigoureux. S'il y a une dimension d'« essai », celle-ci ne vient heureusement pas faire obstacle à l'apport d'informations précises.

Sur certains points, les auteurs innovent par rapport à la doxa ; par exemple en regroupant dans la même partie (« Généralité/diversité/historicité ») les questions portant sur la grammaire générale et sur la grammaire historique et comparée. C'est d'ailleurs l'une des vertus essentielles d'un ouvrage à visée délibérément épistémologique que de pouvoir prendre ses distances à l'égard des périodisations obligées sur lesquelles s'édifient les ouvrages qui se contentent d'une histoire de la linguistique linéaire, scandée par quelques dates d'œuvres marquantes. En outre, à la différence d'un certain nombre d'histoires de la linguistique qui ont tendance à séparer les « idées » et les « institutions » ; un certain nombre de questions de l'ouvrage mettent l'accent sur la dimension institutionnelle ; c'est le cas en particulier des pages 165 à 172 qui s'intéressent au rôle de l'école en France entre la Révolution et le début du XX^e siècle.

Cet ouvrage a beau constituer une introduction, il n'est pas pour autant facile de définir son public cible. Par nature, en effet, un ouvrage qui mène une réflexion épistémologique sur l'histoire d'une discipline présuppose un lecteur qui ait déjà une familiarité avec cette discipline et qui s'intéresse vraiment à elle. Autant dire que le public ne peut qu'être celui d'étudiants déjà spécialisés et d'un certain niveau.

Anika FALKERT

Le français acadien des Îles-de-la-Madeleine
Étude la variation phonétique

Paris, L'Harmattan, 2010, 306 pages + 1 cd-ROM : 306 pages

Compte rendu par Laurence Arrighi (Université de Moncton)

D'origine essentiellement acadienne, les quelques 12 000 francophones des Îles-de-la-Madeleine vivent sous la juridiction du Québec, la seule province canadienne officiellement uniquement d'expression française. Cette situation assure la pérennité de leur langue. Il en va peut-être différemment pour le caractère acadien de leur identité et de leur parler, alors même que leur insularité serait supposée entretenir un sentiment de particularisme. Dans ce contexte, voici les principales questions auxquelles l'ouvrage d'Anika Falkert se consacre : « Quand une variante est-elle susceptible de devenir un marqueur d'identité ? Quand a-t-elle du « sens » ? Quand véhicule-t-elle une information complémentaire ? » (p. 128).

Après une mise en contexte historique et social (chapitre 1), Falkert pose la question de l'identité culturelle et linguistique madelinienne, et fait part de résultats d'enquêtes menées dans l'archipel (chapitre 2). L'identification aux origines acadiennes est très forte, et l'on se représente le vernaculaire comme « acadien » alors que le français québécois constitue la norme exogène de référence. Ainsi, les pratiques ne manquent pas d'être marquées par une « négociation permanente » (p. 58), entre passé acadien et présent québécois.

Afin de mettre en lumière la dynamique interne du français des Îles-de-la-Madeleine d'un point de vue essentiellement phonétique, et dans le but de situer ce français par rapport aux autres parlers acadiens, l'auteure ne se contente pas de la simple énumération des faits observés. La description du système phonétique du français de l'archipel (chapitre 6) est suivie de l'analyse de « quelques aspects choisis » (chapitre 7) : la variable *R*, les variantes de *AN* et *ON*, l'ouverture du */ε/en [a]* en position finale, et enfin la laryngalisation des fricatives post-alvéolaires. Ces morceaux de choix de la phonétique française au Canada, Falkert les réinterprète de façon tout à fait novatrice, en croisant aux acquis de la linguistique fonctionnaliste les apports de deux autres écoles de la linguistique : la récente linguistique cognitive (qui pose notamment la question du rapport entre perception et production et le rôle de la fréquence pour, au moins, une part de la variation synchronique), et la sociolinguistique variationniste. Ainsi, Falkert ne se limite pas à établir une stricte corrélation entre profils sociaux et productions langagières, mais elle rend surtout compte de la dynamique des représentations et de leurs interactions avec l'usage. Par cette approche « mosaïque », qu'elle qualifie de *pluridimensionnelle* (présentée très clairement au chapitre 4, et parfaitement opportune pour cette recherche), mais aussi par le recours à une méthodologie d'enquête essentiellement qualitative (voir chapitre 5) et aux classiques de la réflexion identitaire (Ricœur, les *acts of identity* de LePage et Tabouret-Keller), le travail de Falkert offre à tout acadianiste, mais aussi plus largement à tout chercheur préoccupé par les liens entre *langue* et *identité*, des données inédites et des réflexions interrogeant les présupposés de notre discipline plutôt que les stéréotypes des informateurs.

À ces derniers, et c'est l'un des mérites de l'ouvrage, il est fait une place de choix, puisque plusieurs longs extraits de leurs prises de parole font entendre directement leurs discours. Falkert montre ainsi un réel intérêt pour ce qu'ils ont à dire (tout en restant parfaitement consciente des limites de la dialectologie perceptuelle) et pour la façon dont ils le disent. Allant au-delà de la dimension sonore, elle offre dans le chapitre

final une étude conjointe des traits phonétiques et des traits morphosyntaxiques, afin de « fixer la place du parler madelinot sur l'échelle d'un hypothétique 'continuum acadien' » (p. 252), avec la perspective d'évaluer l'influence québécoise, et de mieux comprendre la variation. Ce rapprochement, particulièrement fécond, permet de constater que l'érosion des traits acadiens ne se fait pas au même rythme pour tous les phénomènes.

Si les changements se propagent dans la plupart des cas de façon graduelle, le travail de Falkert démontre surtout une évolution « à deux vitesses », qui témoigne linguistiquement de la tension inhérente qui caractérise le positionnement identitaire des Madelinien(ne)s. Aux Îles, « deux forces sont à l'œuvre » (p. 273) : la « désacadianisation » sous l'influence de l'appareil institutionnel québécois, et la pression de la norme endogène.

Au sujet de cette dernière, d'ailleurs, deux références fortement attendues manquent à l'appel. De fait, au terme de cette lecture aussi enrichissante que stimulante, faisant preuve d'une bonne connaissance du domaine acadien, l'auteur du présent compte rendu regrette l'absence de mentions aux travaux de Coupland et de Cameron, qui auraient beaucoup apporté (idéologie du vernaculaire et pression pour la conservation du non standard dans les groupes « fermés »). C'est d'autant plus dommage que, par ailleurs, Falkert entérine la catégorisation de la société aux Îles comme une « culture du juste milieu », où règne une « tendance à ne pas se démarquer », caractéristique « de la géographie de la personnalité madelinienne » (Richard 2002 : 59), et pose la thèse d'un individualisme entravé voire impossible puisque « absorbé par l'identité collective » (p. 57).

Enfin, un CD-ROM joint propose différents fichiers donnant une introduction au corpus et une transcription exhaustive de celui-ci (en fichiers PDF) ainsi que des extraits audio (sous formes de fichiers MP3). Les données transcrites et sonores, de très bonne facture, sont issues d'entrevues semi-dirigées (12 heures d'enregistrement) menées par la chercheuse au cours d'un séjour aux Îles (d'octobre 2003 à janvier 2004) qui fut aussi l'occasion d'une véritable observation participante, choix particulièrement heureux eu égard à son sujet.

CAMERON, Deborah (1995) *Verbal Hygiene*, Londres et New York, Routledge.

COUPLAND, Nikolas (2007) *Style: Language Variation and Identity*, Cambridge, Cambridge University Press.

RICHARD, Réginald (2002) *Les Îles-de-la-Madeleine: Une société distincte?* Québec, édition de Montants.

France MARTINEAU & Marcel BÉNÉTEAU

Incursion dans le Détroit. Journalle Commansé

le 29 octobre 1765 pour le voiage que je fais au Mis a Mis

2010, Presses de l'Université Laval (Canada), Collection *Les voies du français*, 136 pages

Compte rendu par Françoise Gadet (Université Paris-Ouest Nanterre la Défense)

La linguiste québécoise France Martineau, de l'Université d'Ottawa, est bien connue pour l'originalité de son point d'intervention, aux carrefours de la diachronie, la sociolinguistique, la syntaxe et la linguistique de l'écrit. Elle montre ici une autre facette de ses compétences, en s'associant à Marcel Bénéteau, qui enseigne à Sudbury au département de folklore et d'ethnologie de l'Amérique française. Tous deux nous livrent, avec une trentaine de pages d'une introduction très détaillée, l'édition du journal de voyage d'un marchand de fourrures, dans la deuxième moitié du 18^e siècle, à travers une zone à la frontière entre les actuels Canada et États-Unis, qui vient alors tout juste de passer sous contrôle anglais.

Le journal lui-même de Charles-André Barthe est présenté en vis-à-vis sur deux pages, qui respectent la mise en pages originale : une version fidèle au texte original (orthographe d'origine), et une version ponctuée, à l'orthographe suivant les règles modernes. Cela donne par exemple : *voiage ou jefut au blige de memetre aLaux et trené Lapirogeux vs voyage où je fus obligé de me mettre à l'eau et traîner la pirogue* (p. 46-47). Seuls quelques passages sont demeurés illisibles, et de nombreuses notes aident à l'interprétation, en particulier des personnages évoqués. L'ouvrage se complète de trois appendices : un « lexique » de 13 pages, une « liste des phénomènes grammaticaux » apparaissant dans le journal, et une « liste des graphies récurrentes » ; enfin, 10 pages de références bibliographiques renvoient essentiellement aux très nombreuses notes informatives que comporte l'introduction.

Ce document est certes intéressant par son contenu, comme témoignage de la vie de l'époque dans une aire où il faut « négocier quotidiennement des questions de langues, de cultures, d'allégeances et de modes de vie » (p. 15). Mais, *modulo* l'évident décalage oral/écrit, c'est aussi un document exceptionnel pour l'histoire du français parlé au Canada, ainsi qu'un témoignage, très rare, de la langue alors parlée aux confins de la Nouvelle-France. On sait en effet la rareté de tels documents qui ne soient pas écrits par les élites et dont la finalité n'est pas publique :

on sait aussi à quel point leur conservation est aléatoire (les références bibliographiques rappellent quelques-uns de ces documents, comme des lettres personnelles).

Les intérêts présentés par le journal de Barthe concernent d'abord la grammaire, où « l'oral fait surface dans l'écrit » : on y voit le fonctionnement de structures alors en variation, comme le *ne*, le *point* (systématique, au détriment de *pas*) les pronoms, les prépositions comme *sur* (*sur les 4 heures*), ou l'instabilité *qu'il/qu'il*. L'intérêt présenté par les graphies et plus généralement le rapport à l'écrit apparaît plus complexe, concernant à la fois la maîtrise orthographique et le dévoilement indirect de certains traits de prononciation. Ce scripteur malhabile a en effet une maîtrise imparfaite du code orthographique, ce qui ne l'empêche pas de suivre un certain système, même si ce n'est pas celui de l'Académie (p. 21). Ce qui nous renseigne sur le statut de l'écrit pour un individu du niveau social d'un marchand montréalais (ce n'est pas un outil de prestige social). S'il ne s'agit en effet pas du « griffonnage d'un illettré », toutefois, certains usages « s'éloignent sensiblement de la norme de l'époque » (p. 17). Ce qui soulève d'intéressantes questions quant à des témoignages comparables de peu lettrés de la même époque, au Canada comme en France (comparaison possible par exemple avec des paysans français du 19^e siècle aux productions étudiées par Jacques Chaurand). Quant au rapport avec des traits de prononciation, il exigerait un travail tenant compte de facteurs comme « environnement phonologique, régularité de la graphie, attestation dans d'autres textes de la région ou de l'époque et traces dans le français parlé actuel » (p. 23).

Cet ouvrage se présente comme une édition remarquablement minutieuse, dans une présentation de qualité des Presses de Laval (www.pulaval.com), et il devrait intéresser aussi bien des linguistes que des historiens ou des ethnologues.

Marie-Anne PAVEAU et Pierre Zoberman (dirs)

Corpographeuses. Corps écrits, corps inscrits

Numéro spécial de la revue *Itinéraires*

2009, Littérature, textes, cultures, L'Harmattan, Paris

Compte rendu par Luca Greco (Université Paris-3)

L'ouvrage dirigé par Marie-Anne Paveau et Pierre Zoberman interroge les relations entre texte et corps dans un cadre interdisciplinaire croisant la littérature, la linguistique, l'anthropologie et la philosophie. La mise

en texte du corps et sa sémiotisation sont au centre de toutes les interventions réunies dans ce livre. Ainsi, le terme « corpographèses » que les deux chercheurs ont créé en s'inspirant de plusieurs travaux en littérature (Marie-Rose Logan 1975, Lee Edelman 1994) désigne l'inscription du sens sur le corps, autant que l'inscription du corps comme sens. Dans ce cadre, ce recueil s'insère au sein d'un regain d'intérêt sur le corps, alimenté ces dernières années par la linguistique cognitive, les études de genre, les études culturelles, la phénoménologie, et nourri par les travaux pionniers de Mauss, Goffman, Foucault, Douglas, Elias et Bourdieu. L'ouvrage présente des *corpora* allant des formes langagières aux textes littéraires en passant par les tatouages scripturaux, les postures corporelles et les photographies d'art. Les interventions sont présentées par le biais de trois rubriques ('Corps en mots, corps en textes' ; 'Signes du corps : postures, écritures, signatures' ; 'Identités, socialités, subjectivités') qui essaient de rendre compte de la réflexivité entre pratiques corporelles et pratiques textuelles significatives.

En parcourant les textes de ce volume, on peut déceler un certain nombre de thématiques et de questions transversales autour du corps, de son intelligibilité et de sa force pragmatique interprétative dans les pratiques sémiotiques. Pour de Chanay, dans une analyse du débat Sarkozy-Royal lors des élections présidentielles de 2007, la teneur pragmatique des énoncés tient moins aux mots qu'à l'énonciation corporelle, s'inspirant ainsi de Berrendonner (1981). Dans ce cadre, le corps devient à la fois support d'énonciation et énonciation lui-même. Le rapport entre pratiques scripturales sur le corps et énonciation est interrogé dans le texte de Paveau. Selon elle, les tatouages mettent à mal le système énonciatif de Benveniste car « l'interlocuteur/lecteur des tatouages n'est pas réductible à un 'autre' humain pris dans une interaction, mais constitue plutôt un agent de lecture virtuel distribué dans l'environnement cognitif extérieur du tatoué ». Rosier enfin se penche sur la corporalité rapportée et sur les enjeux qu'un discours rapporté sur le corps pose à la performativité telle qu'elle a été pensée en pragmatique et plus récemment en études des genres.

La façon dont le corps est abordé en littérature est abordée par les contributions de Zoberman et de Edelman dont nous trouvons traduit en français le texte qui a fourni l'inspiration aux directeurs du volume. À partir de plusieurs passages de la *Recherche* de Proust, Zoberman s'intéresse à la construction du corps par l'écriture, à la façon dont Proust l'utilise dans ses descriptions comme un outil de constitution de l'identité entretenant un lien fort avec la performance et son possible échec (la voix

qui peut trahir une posture, par exemple). La question des catégories est aussi abordée grâce à une approche de l'intersectionnalité entre genre, sexualité et judéité. La lecture du corps comme un corps homosexuel (homographèse) est au centre du texte d'Edelman. Ce chercheur lie la question de la lisibilité des corps à celle du pouvoir (au sens de Foucault). Ainsi, la question de l'intelligibilité d'un corps en tant qu'homosexuel ne ferait que nourrir tout un appareil hétéronormatif, pour lequel la dichotomie « hétérosexualité *vs* homosexualité » est à la base d'un contrôle sur les individus tout en articulant de manière prescriptive une relation hiérarchique entre les catégories définies comme des pôles opposés. Si dans un cadre proche de la philosophie derridienne, l'écriture constitue les différences, elle a aussi la capacité de déconstruire ce qu'on a établi comme étant différent et de viser une vision des identités moins statique et moins réifiante.

La façon dont les corps s'écrivent ou se déconstruisent est poursuivie par Snaith avec son analyse des images du dessinateur Tom of Finland. La constitution d'une image d'un genre masculin poussé à l'extrême avec toute l'iconographie de l'imaginaire gay nordique participe d'un double mouvement. Tout en reproduisant les codes stéréotypés de la masculinité, il propose l'image d'un gay inédite ainsi que les possibilités d'une nouvelle subjectivité. Dans la veine des études queer post-féministes (Haraway, Preciado), Andrieu théorise un corps multiple, hybride, et s'intéresse aux enjeux politiques intrinsèques aux pratiques constitutives d'une « créolisation » des corps composés de langage, d'outils technologiques, d'artefacts, etc. Cette polyphonie et cette intertextualité des corps, nous la retrouvons également dans la contribution conclusive de Chevé à propos d'une analyse sémiotique des photos de Karl Lakolak. Ce chercheur se penche sur la capacité qu'ont les corps à produire du sens, à être saturés de signes et à être traversés par les forces sociales, politiques et historiques.

La question de l'intelligibilité des corps, implicite dans la notion de corpographèse, nous amène à appréhender la sémiotisation des corps au travers d'un double processus. D'une part, l'intelligibilité des corps peut devenir un instrument politique de la part de forces conservatrices visant à l'installation d'une codification des identités et des corps. D'autre part, les acteurs sociaux peuvent (ré)écrire leurs corps dans un cadre politique de résistance aux normes établies. On voit que la question de l'écriture et de la sémiotisation des corps rejoint celle de la capacité d'action des sujets (agentivité) et renouvelle l'intérêt (et l'engagement) féministe pour la dimension politique des corps.

La question de la matérialité des corps à la fois comme donnée biologique et comme le résultat de pratiques régulatrices est centrale tout au long de l'ouvrage et mériterait sûrement un débat ultérieur autour des travaux récents en sciences cognitives et en études de genre. On peut saluer cet ouvrage qui contribue à placer le corps au centre des sciences sociales (et du langage, bien évidemment), et à faire en sorte qu'il devienne une variable un peu moins négligée dans nos disciplines.

BERRENDONNER, A. (1981), *Éléments de pragmatique linguistique*, Paris, Minuit.

EDELMAN, L. (1994), *Homographesis: Essays in Gay Literary and Cultural Theory*, New York, Routledge.

LOGAN, M. R. (1975), « Graphesis », dans M.R. Logan (dir.) *Graphesis: Perspectives in Literature and Philosophy*, *Yale French Studies*, n° 52, p. 4-15.

Alan Rogers (dir.)

**Urban Literacy, Communication, Identity
and Learning in Development Contexts**

2005, UNESCO, Hamburg.

Compte rendu par Béatrice Fraenkel (EHESS)

L'ouvrage dirigé par Alan Rogers est publié par l'Institut pour l'éducation de l'UNESCO installé à Hambourg. Il s'inscrit dans le programme « Éducation Pour Tous » qui doit s'achever en 2015 et est issu des travaux d'un séminaire intitulé « Littératie et mode de vie en contexte urbain » qui s'est tenu à New Delhi en 2002. L'introduction retrace l'émergence de la thématique dans les grandes organisations internationales, la Banque Mondiale, l'UNESCO, l'ASPBAE relayé par diverses ONG et programmes nationaux. La composition de l'ouvrage est en soi intéressante, elle réunit des travaux de nature fort différentes dont on peut se demander si leurs présupposés théoriques ne sont pas contradictoires. Ainsi trouve-t-on des analyses statistiques fondées sur des données qui intéressent les planificateurs des campagnes d'alphabétisation de masses. L'on y parle par grandes catégories comme hommes, femmes, urbain, rural, et l'on élabore des réflexions géostratégiques portant sur des territoires aussi vaste que l'Inde. Par ailleurs, plusieurs chapitres se réclament de théories qui réfutent la possibilité de comprendre quoi que ce soit de la littératie à partir de catégories aussi générales, d'évaluation fondée sur des listes de savoir faire et qui prônent une approche située des pratiques de lecture

et d'écriture (p. 106-107). Le lecteur peut être confronté à des changements d'échelles acrobatiques lorsqu'il passe d'une analyse détaillée des résultats d'évaluations de campagnes d'alphabétisation portant sur des millions de gens à la présentation de portraits de 11 personnes dans un quartier de Brasília.

Ce genre d'ouvrages fait le pari de parler à tous les acteurs impliqués, chercheurs, formateurs et décideurs. Un des enjeux de la publication est sans doute de faire bouger les manières de concevoir la littératie, d'éduquer les éducateurs, les responsables de programmes, mais aussi de conforter les *New Literacy Studies* (NLS). Plusieurs articles reviennent sur les thèses constitutives de ce courant. Ainsi est affirmée l'importance d'appréhender la littératie en l'observant dans les situations sociales où elle se manifeste et non en l'évaluant, de façon abstraite, en testant les compétences des individus. De même plusieurs articles insistent sur l'importance des médiateurs (*literacy mediators*) et suggèrent fortement que la littératie est une affaire collective, toujours traversée par des relations de pouvoir.

L'ouvrage comprend trois parties. La première propose des constats généraux tirés d'analyses statistiques de l'alphabétisation en Inde en centrant l'analyse sur la notion d'« illettrisme résiduel ». Pour réduire ces poches d'analphabétisme surtout présentes dans les villes et dans les campagnes les moins scolarisées, Denzil Saldanha appelle de ses vœux des programmes spécifiques adaptés aux besoins des adultes. En analysant les manuels utilisés pour l'alphabétisation en Inde, l'étude d'Ajay Kumar fait écho à cette conclusion : nombre d'outils pédagogiques promeuvent une littératie élitiste, déconnectée de la vie rurale, et tendent à minorer les cultures locales. L'article de B. Street, chef de file reconnu des NLS, porte sur la « numératie ». L'auteur plaide pour une nouvelle approche des pratiques de calcul à partir de l'observation des « événements de littératie » et de l'analyse de ses pratiques quotidiennes. L'environnement urbain est tout désigné pour devenir une sorte de laboratoire sur la numératie. Il offre aux chercheurs des terrains d'observation privilégiés et les programmes que l'on y développe pourraient intégrer des approches renouvelées de la numératie, parente pauvre de la littératie.

La deuxième partie rassemble des enquêtes portant sur diverses pratiques de lecture et d'écriture urbaines. Qu'il s'agisse des employés d'une station de police dans un *township* d'Afrique du Sud aux prises avec les hiérarchies complexes héritées de l'apartheid (Moeain Arend), des habitants d'établissements urbains en voie de réurbanisation aux Philippines (Canieso-Doronila et Cuevas-Sipin) ou encore des apprenants de deux banlieues brésiliennes (Rios), les travaux présentés offrent des descrip-

tions détaillées, précises et précieuses des pratiques situées de littératie. L'imbrication des pratiques de lecture et d'écriture dans des relations de pouvoir, leur poids dans les trajectoires professionnelles, leur spécification et leur efficacité au sein d'actions communautaires, toutes ces dimensions de la littératie en acte sont étudiées de façon convaincante. Retenons l'article de Catherine Kell qui remet en cause la dichotomie urbain/rural et offre une brillante étude centrée autour du suivi d'une femme, MamaSolani, qui tente de construire sa maison dans le cadre d'un projet de relocalisation d'un *township* proche du Cap en Afrique du Sud. Alphabétisée dans sa langue l'IsiXhosa mais comprenant à peine l'anglais, MamaS accomplit tous les actes d'écriture nécessaires à son projet (inscription sur les listes d'ayants droit, obtention d'un plan d'architecte, liste des matériaux, achats, emprunts). Sans lire, ni écrire, elle franchit toutes les étapes, s'appuie constamment sur des médiateurs dont certains s'avéreront malhonnêtes. Mais au final, l'échec n'a rien à voir avec les compétences de MamaS. La complexité de la situation juridique du terrain, des erreurs de la part de l'organisme de gestion du programme vont faire que les écrits perdent leur validité car le pouvoir qu'ils sont censés incarner se délite. C'est toute la question des contextes plus larges dans lesquels les écrits sont pris qui est alors posée. Comment l'enseignement peut-il prendre en compte ces aspects sans faire appel à des *literacy activists* présents sur les sites, suivants les actions, toujours en alerte pour contrer les dangers?

La troisième partie s'attache à décrire des actions d'enseignement et des situations d'apprentissage de l'écrit dans des contextes urbains. La recherche présentée par Kalman retient l'attention en raison de la pertinence et de la clarté de sa démonstration. Prenant le contre-pied des habitudes, elle questionne les motivations d'apprenantes : pourquoi ces femmes arrivées de leur pueblo à la ville participent-elles à un cours de literacy alors que tout est fait pour les en dissuader et que ce cours ne semble correspondre à aucun besoin précis? L'enquête montre que c'est en tant que pratique sociale insérée dans un mouvement plus large de transformation, de lutte contre la domination patriarcale qui les avait exclues de la lecture et de l'écriture, que cet apprentissage prend sens. Si bien que le dogme qui associe besoin fonctionnel précis et apprentissage de la littératie semble fortement remis en cause. D'une autre façon, mais avec la même clarté et pertinence, Uta Papen revient sur un principe de base de l'éducation aux adultes : il faut partir des pratiques des apprenants. Or l'un des deux groupes observés par Papen dans la Namibie du post-apartheid souhaite un apprentissage scolaire,

éloigné des pratiques quotidiennes. C'est bien l'initiation à une culture de l'école qui est recherchée pour accroître les chances d'accéder à des emplois de bureau et surtout à un autre statut social.

Deux autres articles traitent des stratégies pour améliorer les pratiques d'enseignement. L'un, de Tonic Maruatona, revient sur les risques de l'éducation à la littératie qui, si elle est pensée de façon trop traditionnelle, peut renforcer l'idéologie de l'élite et solidifier les hiérarchies sociales ce qui est particulièrement problématique dans des sociétés en développement comme le Botswana. Enfin Rashid Anderinoye et Alan Rogers rendent compte d'une expérience originale menée au Nigéria pays qui connaît un taux d'illettrisme parmi les plus élevés du monde malgré des campagnes de grande ampleur. Une « boutique de littératie » (*literacy shop*) a été installée dans un marché pour offrir assistance à toutes sortes de gens en fonction de leurs besoins particuliers. La boutique, patronnée par des femmes du marché, a pu orienter de nombreux demandeurs vers des stages.

La conclusion d'Alan Rogers souligne la remise en cause de l'opposition urbain/rural au profit d'un continuum. L'ouvrage démontre que l'urbanisation est un processus, qu'il existe bien un devenir urbain supposant une certaine forme de mobilité psychique que la littératie accompagne et dont les femmes sont un acteur principal.